

Prédication

(Mc 16, 1-8)

Nos esprits modernes ont de la peine avec l'idée de « résurrection ». Ils se savent décrits par la science comme l'aboutissement provisoire et improbable d'une immense évolution cosmique, dont certains assurent même qu'elle nous conduira vers un trans-humanisme robotique. Nos esprits s'accommoderaient encore de l'idée d'une réincarnation lorsqu'à la mort nous sommes reversés au grand tout, mais le motif d'une résurrection – quel que soit le sens qu'on lui donne – paraît absurde. Les textes qui en témoignent, pensent beaucoup, sont des mythes pour ne pas dire un opium qui endort les masses.

Mais toutes ces objections positivistes, ces soi-disant évidences culturelles qui rongent nos esprits, oublient une chose. C'est que l'humain est d'abord une *présence donnée à elle-même*. L'impalpable d'un Don originaire traverse – de s'en retirer – notre advenue à l'être. Nous ne sommes pas simplement le résultat d'un programme ADN. Nous venons au monde dans l'ordre d'une donation. Nous sommes des sujets vivants, inscrits dans l'immatériel de la parole. Nous sommes des présences d'emblée symboliques, émotives, reliées les unes aux autres par l'invisible d'une donation à la vie qui nous échappe. S'il est une place pour Dieu, pour une vraie Transcendance se signifiant en retrait de ce qui la manifeste, c'est ici qu'elle doit être cherchée – dans l'imperceptible de ce Don originaire qui nous laisse advenir-au-monde à titre de présence, de visage, de parole.

C'est pourquoi – surtout dans le cas du récit des femmes au tombeau que nous venons d'entendre – il nous faut réapprendre à lire intelligemment le témoignage biblique. Non comme la description d'un relevé historique. Mais comme la profondeur existentielle d'un langage qui advient parole vivante pour qui s'ouvre à ses résonnances symboliques. On a gardé dans le Nouveau Testament quatre évangiles. Ce n'est pas pour rien. Car chacun possède son langage propre, sa perspective théologique, sa manière spécifique d'évoquer l'indicible au gré d'un dire qui, toujours, dit plus qu'il ne dit.

A cet égard l'évangile de Marc est particulier. Littérairement, il invente le genre « évangile » – c'est-à-dire la « bonne nouvelle ». Mais théologiquement, il construit son récit sur le motif du secret messianique – c'est-à-dire d'un silence imposé qui respecte le retrait silencieux du Transcendant dans la Parole de Jésus. Au surplus, Marc accueille en conclusion de son évangile, un récit de la Passion qui a dû connaître une origine quasi liturgique. Car dans une société juive dont la vie est scandée par les fêtes religieuses, l'année suivant la mort de Jésus on célébrait à nouveau Pessah, la Pâque juive. Et certains indices permettent de

penser que les premiers disciples se sont alors réunis autour de l'endroit où Jésus avait été enseveli, qu'ils se sont remémoré ce qui s'était passé, ont chanté des psaumes et que s'est ainsi formée la trame d'un récit « liturgique » de la Passion, que Marc a repris.

Le récit des femmes au tombeau s'offre ainsi à une interprétation renouvelée par l'écho existentiel que sa narration peut susciter en nous.

Le récit nous rejoint à la première lueur de l'aube, quand symboliquement l'obscurité se dissipe. Nous suivons les femmes qui amènent de quoi procéder au rite funéraire – comme nous le faisons tous lorsqu'un décès survient. La trame narrative souligne qu'elles s'inquiètent de pouvoir ouvrir le tombeau fermé par une lourde pierre ronde. Or, surprise essentielle, leur regard découvre le tombeau *déjà ouvert*. Le « déjà » de cette Ouverture est décisif. Il signifie que l'irréversible de la mort n'est point basculement vers le néant d'un ensevelissement, mais basculement vers un Ouvert – ce qui éclaire notre propre expérience humaine lorsqu'il nous est donné de veiller un proche en fin de vie : à l'instant du trépas est rendu un dernier souffle, le visage se mue en masque mortuaire, on dit « c'est fini », mais, en réalité, c'est vers un Ouvert irréprésentable que le mourant a basculé.

Notre récit nous entraîne ensuite à faire un pas de plus. Les femmes ne restent pas au seuil de l'Ouverture. Sans attention à ce que peut signifier l'Ouvert, elles pensent tout naturellement devoir pénétrer dans le lieu de l'ensevelissement, de la fin absolue, du corps cadavérique que la mémoire va honorer de son rituel. Mais, stupéfaction, elles y découvrent – sous le motif littéraire du messenger angélique – *une Parole* qui vient ouvrir le sens de l'Ouvert. Cette Parole les déplace. Car sur ce versant des choses, elles pensent venir oindre un crucifié, celui qui fut Jésus, le Nazarène, mais qui n'est plus pour leur rituel religieux d'onction que le vide déserté d'un cadavre. Le tombeau est-il vide ou non ? On a beaucoup glosé sur le sujet. Mais, que la dépouille de Jésus soit là ou pas, c'est le même vide qui se signifie. En tant que présence donnée à elle-même, parole vive et messianique, Jésus en personne n'est pas ici. Il n'y est qu'à titre d'enseveli, de disparu. Un renversement est nécessaire qui puisse donner sens à l'étonnement qu'a provoqué la tombe *déjà* ouverte – retournement qui fasse voir que sur l'autre versant des choses, là où la mort bascule vers l'Ouvert, là peut se signifier l'Accueil irréprésentable d'une Transcendance. La Parole du messenger ouvre le sens de l'Ouvert : Jésus a été accueilli, suscité une nouvelle fois, re-donné à soi, re-éveillé, ressuscité – tout ce qui peut paraître incompréhensible !

Mais comment, de quelle manière, doivent s'interroger les femmes. « Il vous précède en Galilée. Là vous le verrez. Comme il vous l'a dit ». Le « comment » se révèle *précédence* d'une Parole en un lieu précis, la Galilée, là où cette Parole a déjà retenti puisque l'évangile

de Marc (qui ne contient pas de récit de l'enfance) commence en Galilée par cette annonce : « le temps a trouvé sa plénitude, proche est le Royaume de Dieu ! Changez de regard et croyez en la bonne nouvelle » (Mc 1,15). Les femmes au tombeau ne sont donc pas renvoyées à la vision d'une apparition, mais à une *Parole qui fait voir*. Elles tremblent intérieurement. Elles sont déstabilisées, hors l'assise de leurs évidences naturelles. Elles frémissent – non de crainte comme on le dit souvent – mais de respect pour une Parole qui les dépasse. Elles sortent du tombeau, dans la trace de l'Ouvert. Elles s'ouvrent intérieurement à l' « in-ouï » d'un silence qui ne veut pas trop dire.

Que nous enseigne, de sa lumière symbolique et existentielle, un tel récit ?

Son intrigue témoigne d'abord que nos vies, présences vivantes au cœur de leur mortalité, sont, quoi qu'elles en pensent, toujours d'ores et déjà ancrées dans le « déjà » d'une Ouverture à la Transcendance. Cette Ouverture s'atteste dans l'imperceptible Don originaire où nous nous recevons à l'existence, et elle nous attend lorsqu'au terme de cette existence nous basculons dans la mort qui vient. Ne voir dans le trépas qu'un pas vers le néant, c'est manquer le mystère de l'Ouvert dont il est tissé, là où se donne à accueillir, dans une attente sans attendu, le transcendant Accueil de Dieu.

L'intrigue de notre narration révèle en second lieu que, de l'au-delà de cet Accueil de la Transcendance, le crucifié re-suscité nous précède. Or ce qui est frappant dans le récit, c'est que cette précédence échappe à toute représentation. Elle relève de l'irreprésentable. Le langage qui l'entre-dit s'appuie sur l'évocation de ce qui *renouvelle* le Don originaire dont notre être-au-monde, au même titre que celui de Jésus, a vécu : susciter / re-susciter ; donner / re-donner ; éveiller / re-éveiller ; lever / re-lever. La résurrection – et l'Accueil transcendant hors représentation dont elle témoigne en Dieu – concerne la présence, la parole, le sujet vivant qu'auront incarné la vie de Jésus comme les nôtres.

C'est pourquoi les femmes venues à l'aube vers une tombe fermée – comme nous tous qui colmatons de nos objections toute ouverture possible au Transcendant – sont renvoyées à l'Ouverture d'une Parole d'évangile qui les appelle elles-mêmes à ressusciter, dans l'instant. Car la résurrection qui s'annonce à propos de Jésus est, d'outre-évidence, annonce d'un Royaume qui – au ciel de l'âme – s'approche de chacune et de chacun. Elle rend à l'être une plénitude vivante. A celles et ceux qui ne voyaient pas, elle fait voir. Elle réfute le miraculeux, pour se donner à comprendre dans l'existentiel de l'intime. L'espérance qu'elle nourrit concerne le temps présent autant que son au-delà. L'exode de sa Pâque nous fait traverser le désert de nos fausses évidences vers une terre promise dès l'ici et le maintenant.

Le Dieu de la résurrection est le Dieu des vivants.

Amen.